

Snobinart

Portons un nouveau regard sur la culture

Entretiens → Amélie Bertrand - Pauline Bazignan
Art → les expositions de l'automne | Littérature → rentrée
littéraire | Spectacle vivant → cap sur la saison 26/27

ENTRETIEN

Pauline BAZIGNAN:

« Je me suis amusée à inventer ce
qui est caché par *la Joconde*. »



Quel paysage se cache derrière *la Joconde* ?

C'est la question que s'est posée Pauline Bazignan. La peintre a effacé *Monna Lisa* pour « joindre les deux bouts » et imaginé cet arrière-plan qui nourrit les fantasmes depuis des décennies.

Il en résulte une série de toiles et de céramiques à découvrir à la galerie Backslash jusqu'au 10 octobre. Nous avons rencontré l'artiste qui nous parle de cette exposition *Sfondo*.

PROPOS RECUEILLIS PAR THIBAUT LOUCHEUX-LEGENDRE

Est-ce que tu peux nous parler de ton parcours ?

Je suis entrée aux Beaux-Arts de Paris en 1998 et en suis sortie diplômée en 2005. J'étais d'abord élève de Vincent Bioulès, puis de Dominique Gauthier, qui avait repris l'atelier de Veličković. J'ai eu beaucoup d'affinités avec Dominique Gauthier, qui m'a apporté énormément. Il ne m'a pas appris à peindre, on doit déjà savoir peindre en entrant dans cette école. Et puis il n'y a pas de bonne manière de peindre, c'est quelque chose que tu apprends toi-même. Il me conseillait des expositions, des livres, des vrais conseils qui font un chemin, avec des peintres que j'ai découverts grâce à lui. Il m'a fait découvrir Morris Louis, Blinky Palermo ou Stéphane BORDARIER... Bioulès est resté seulement un an, après il est parti. J'ai aussi commencé la céramique là-bas, sans spécifiquement vouloir en faire. C'était assez bizarre, ce sont des recherches qui m'ont conduite à la céramique, à tester ce médium que je ne connaissais pas du tout.

On dit que ce n'était pas facile de pratiquer la peinture aux Beaux-Arts à cette période... Comment l'as-tu vécu ?

C'était plutôt avant que je rentre aux Beaux-Arts que les professeurs de peinture disaient « tu sais, on est des dinosaures », « la peinture ça n'existe plus », « quelle idée ! »... Quand j'étais dans l'école, on nous laissait faire ce qu'on voulait. C'est vrai que c'était plutôt les élèves qui utilisaient les nouvelles techniques comme le multimédia ou autre qui étaient mis en avant, mais je n'ai jamais souffert d'être peintre. Ce n'était pas à la mode...

Comment s'est passé l'après Beaux-Arts ?

C'était assez chaotique. J'ai trouvé une galerie qui venait d'ouvrir ses portes et qui cherchait des artistes parmi les élèves des Beaux-Arts. J'ai fait une première exposition solo dans cette galerie. Malheureusement, la galerie n'a pas tenu. J'ai eu un moment de solitude. J'allais à l'atelier, je m'occupais de mes enfants, je ne faisais pas grand-chose d'autre. C'était pas simple. Je suis même allée jusqu'à arrêter de peindre. Jusqu'au moment où, quand on touche le fond, soit on coule, soit on essaye de remonter.

Je ne pouvais pas rester comme ça. J'ai été sélectionnée pour le salon de Montrouge en 2014 et c'est là que les choses ont recommencé : une exposition chez Marie Victoire Poliakoff m'a permis d'avoir de belles ouvertures. En 2020, je suis entrée chez Praz-Delavallade avec qui j'ai collaboré cinq ans, jusqu'à leur fermeture.

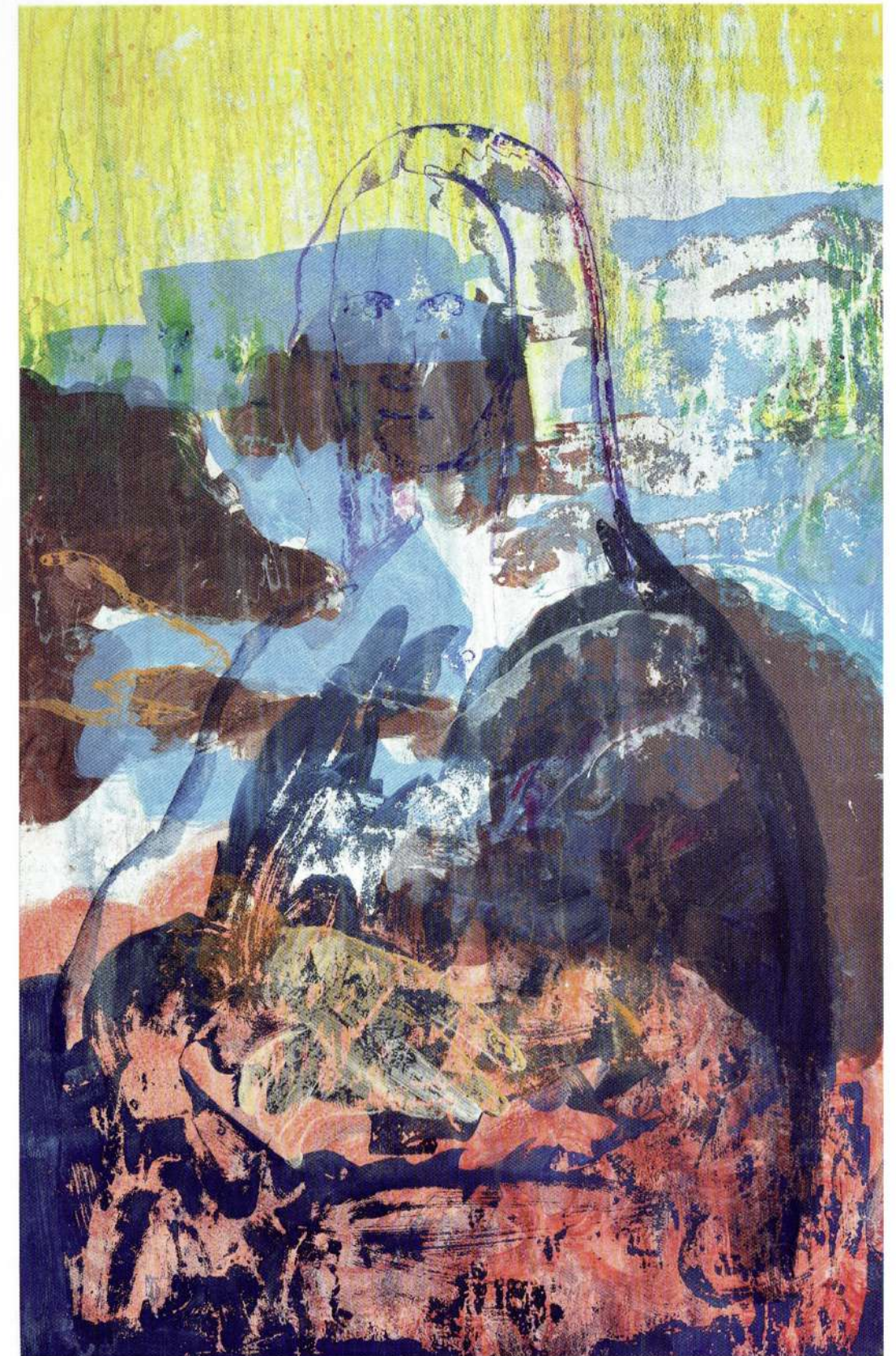
Parlons de cette exposition à la galerie Backslash, peux-tu nous la présenter ?

Tout découle de mes travaux précédents. Il y a deux ans, j'ai travaillé sur *La Cène* de Léonard de Vinci, et encore avant sur *La Bataille de San Romano*, donc on est vraiment au XV^e siècle. Quand j'ai travaillé sur *La Cène*, j'ai fait trois tableaux qui étaient en fait les trois fenêtres qui sont derrière la scène où l'on voit des paysages. Je me suis dit que ce serait intéressant de reprendre cette idée du paysage qui est derrière la fenêtre. J'ai commencé par *La Joconde*, puis finalement je n'ai fait que *La Joconde* (rire).

Pourquoi *La Joconde* ?

Pourquoi ? C'est une bonne question. Au départ, je voulais travailler sur *Saint Jean Baptiste*. C'est un tableau merveilleux, mais comme je travaillais sur l'idée du paysage, je me suis dit que *Saint Jean Baptiste*, ça n'allait pas. Donc je me suis tournée vers *La Joconde*. Il y a quelque chose de très similaire dans ces deux tableaux. Le sourire est un peu le même... Ils sont très frères, ces tableaux. Ce qui est intéressant sur le paysage de *La Joconde*, c'est cette interrogation de Daniel Arasse. Comme il y a un décalage entre l'horizon du côté gauche et l'horizon du côté droit, il s'est demandé si ce n'étaient pas deux paysages différents collés l'un à l'autre.

Sur la notice de l'œuvre qui est au Louvre, Vincent Delieuvin explique que c'est bel et bien le même paysage. Mais quand on regarde le tableau, on peut le voir des deux façons. Le paysage est très mystérieux. Donc je me suis amusée à inventer ce qui est caché par Monna Lisa. J'ai réadapté l'arrière-plan, d'où le titre de l'exposition *Sfondo* (« arrière-plan » en italien, NDLR).



Pauline Bazignan,
11.06-22.07.2026 (*Monna Lisa*),
2026, Acrylique sur toile
124 x 80 cm – Courtesy de l'artiste
et Backslash - © ADAGP, Paris,
2026

La Joconde est un tableau paradoxal. C'est à la fois une œuvre mythique et en même temps, on l'a énormément vue, avec des reproductions infinies...

Oui, d'ailleurs l'exposition a failli s'appeler « Carte postale » parce que je travaillais à partir de trois cartes postales de *La Joconde*, avec trois couleurs différentes (rire). Il y avait cette idée de déconstruction de ce mythe qu'on voit tellement partout. Je m'en voulais presque de travailler sur *la Joconde*, ma raison me disait que je ne pouvais pas faire ça, mais je l'ai fait quand même. C'est tout de même l'œuvre la plus connue au monde, on l'a vue et revue, on voit sa tête partout. On l'a trop vue ! Mais j'étais tellement plongée dans le tableau que j'en ai fait plein, j'étais presque devenue accro (rire). Je suis allée voir le tableau au Louvre, mais c'est un peu triste. Elle est tellement loin, derrière sa vitrine, seule sur son mur... on a du mal à la voir. C'est un peu frustrant. J'aurais aimé pouvoir regarder de plus près.

Avant d'attaquer la peinture, est-ce que tu travailles le dessin ? Que ce soit des croquis ou des idées posées sur le papier...

Généralement non, mais là j'étais obligée de faire des croquis. D'abord la dessiner elle, parce qu'il fallait l'apprendre. Pour ce qui est du paysage, j'ai fait des petits croquis en reprenant le paysage de Léonard avec l'idée de joindre les deux bouts. J'ai fait des croquis de ce qui est possiblement derrière elle.

C'est intéressant que pour ce travail tu aies eu besoin de faire des dessins. À la Renaissance, le dessin avait une place capitale. C'était la réunion entre le « dessin » et le « dessein ». Il y avait vraiment cette volonté de percer les mystères de la nature, là où toi tu as cherché à lever le voile sur cet arrière-plan de la Joconde.

Je ne me suis pas vraiment interrogée là-dessus. Je ne me considère pas du tout comme dessinatrice. Je me considère purement comme peintre.



Crédits p. 42-43 et p.46 Portrait de Pauline Bazignan © Rédaction

La Renaissance, c'est une période qui a l'air de t'inspirer...

Oui, surtout la Renaissance italienne, je ne saurais pas dire pourquoi. Quand j'ai commencé à peindre, je faisais des *Saint-Georges terrassant le dragon*, Uccello, Carpaccio... Très souvent, ce sont des Italiens.

Il y a d'autres périodes ou d'autres artistes qui t'inspirent ?

Bien sûr, je pense à Georg Baselitz, Morris Louis que j'ai évoqué tout à l'heure... Joan Mitchell, Louise Bourgeois... ça ne se voit pas toujours, mais ce sont des artistes que j'aime beaucoup.

Tu me disais que tu te considères purement comme peintre. Parle-nous de ton travail de peinture, quelles techniques utilises-tu pour développer tes formes ? Est-ce que tu es plutôt dans la maîtrise ou tu laisses une place au hasard ?

Souvent je dis que je peins et que je dépeins. D'abord je peins mes tableaux, puis je les détruis avec de l'eau. J'envoie de l'eau, soit des gouttes, soit une grande quantité, puis je termine avec une sorte de jet à pression, une eau pressurisée que je passe sur la toile et qui enlève toutes les plus grosses parties, un peu comme un négatif. Il ne reste sur la toile que ce qui était le plus petit, le plus fin. Fatalement, comme les endroits avec le plus de matière sèchent plus lentement, c'est ce qui se dépouille le plus. Ça fait longtemps que je peins de cette façon, donc je sais vraiment ce que je fais, mais j'aime l'idée de ne pas savoir.

Je sais et je ne sais pas. Je connais le rendu et en même temps, c'est toujours une surprise. C'est un peu comme la céramique, à chaque fois qu'on ouvre le four, c'est toujours surprenant. Les couleurs ne sont jamais les mêmes selon la température, le temps de cuisson... Ici, j'ai quand même voulu figurer *la Joconde*, que j'ai détruite, donc on la voit plus ou moins en transparence... Parfois elle a complètement disparu, parfois on la devine et parfois elle est très présente.

Il y aura de la céramique aussi dans cette exposition ?

Oui. Les pièces en céramique ont toutes le même nom, elles s'appellent « Intérieur ». Elles sont les empreintes de l'intérieur d'un agrume. En regardant une orange, je me suis demandé ce qui se cachait à l'intérieur de l'écorce. J'ai épluché l'orange en un seul morceau, je l'ai reconstituée puis j'ai coulé du plâtre à l'intérieur. Ça a donné cette forme, à laquelle je ne m'attendais pas du tout. J'ai trouvé ça mystérieux et j'ai eu envie de continuer à les découvrir au fur et à mesure. C'est comme ça que j'ai commencé la céramique. J'ai remplacé le plâtre par la terre que je plaçais dans le four. L'écorce brûle à haute température et la pièce apparaît.

Il y a un côté magique.

Oui, ce sont des apparitions.

Et des disparitions !

C'est vrai. En plus, je ne voulais vraiment pas qu'il y ait la main humaine sur ces pièces. Au départ, elles n'étaient pas émaillées, puis j'ai commencé à les émailler. D'ailleurs, je me suis rendu compte après que les couleurs des céramiques se rapprochent des couleurs de *La Joconde*.



Pauline Bazignan, *Intérieur*, 2025, Grès émaillé 9,5 x ø 12 cm – Courtesy de l'artiste et Backslash © ADAGP, Paris, 2026

**Pauline Bazignan, *Sfondo*
À la Galerie Backslash
Jusqu'au 10 octobre**